

**Dimanche 25 juin 2006**

## **1 Corinthiens 14,1-3.20-25**

**Sophie Raymond**

Lausanne

Le texte nous propose une réflexion d'une particulière actualité : de l'usage de la parole, de l'intelligence, de la communication, de la compréhension, du rapport à l'autre. C'est bien une question de langue, de langage qui est abordée à travers la question de la glossolalie et la prophétie (interprétation), entre un langage et une communication incompréhensibles et donc sans profit sinon pour le locuteur, et un langage compréhensible et profitable pour l'interlocuteur.

L'apôtre n'établit pas d'échelle de valeur entre la glossolalie et la prophétie en tant que telles, d'autant moins qu'il souhaite pour sa part que tous parlent en langues, comme lui-même d'ailleurs (v. 5.18). Chacune ont une égale dignité, mais pas la même fonction :

- le glossolale parle à Dieu, le prophète parle aux hommes.
- le glossolale énonce des choses mystérieuses, le prophète édifie, encourage, exhorte.
- la glossolalie est communication d'esprit à esprit, la prophétie est parole intelligible.
- la glossolalie est prière en esprit (v.14), la prophétie est prière de l'intelligence - qui n'équivaut pas à la raison - (v.13).

On notera incidemment que la parole, de la glossolalie comme de l'interprétation, est perçue comme une prière : cela, en raison de son objet (Dieu), qui se situe au-delà de la raison, mais réclame l'intelligence que suscite la foi (autrement dit, la foi comme pourvoyeuse de sens).

En résumé : « celui qui parle en langue s'édifie lui-même, mais celui qui prophétise édifie l'assemblée ». Le contexte est communautaire, et parce qu'il est communautaire, la vision est forcément ordonnée à l'idée de l'utilité commune. Elle ne vise pas à discréditer la glossolalie (ce qui reviendrait à discréditer une communion intime et mystérieuse avec Dieu), mais au contraire à ce qu'elle livre, par son interprétation, son message, que celui-ci soit entendu par tous, au profit de tous, producteur de sens pour tous, et pas seulement pour l'inspiré. Bref, qu'elle soit intégrée dans une dynamique communautaire et exerce ainsi une fonction d'édification.

Un des enjeux de fond est bien celui du rapport fraternel au sein de la communauté. Paul se refuse à l'idée d'une communauté divisée ou hiérarchisée en fonction de dons jugés selon des critères humains et partant, introduisant de fait une hiérarchie entre les êtres, certains plus « performants » que d'autres, entre ceux qui « savent » et ceux « qui ne savent pas ». Tous les dons viennent de Dieu, du même Esprit : par leur origine, aucun n'est en réalité supérieur à un autre. D'ailleurs, Paul n'exclut pas que l'inspiré livre lui-même l'interprétation, qui est elle-même un don spirituel à demander dans la prière (v.13). Mais le contexte simplement détermine la nécessaire visée de ces dons : dans un cadre privé, profit privé ; dans un cadre communautaire, profit communautaire.

L'utilité commune est une forme d'amour et en un sens supérieur, au sens où elle véritablement partage d'un bien reçu de Dieu, à titre individuel mais voué, dans

l'assemblée, à produire du fruit, à le multiplier en rendant l'intelligence féconde (v. 14). Chacun en fait quotidiennement l'expérience : parler de ce qu'on a vécu est un acte révélateur de sens, parfois insoupçonnés ou inattendus (multiplication des « pains » ou des « poissons »).

En réalité, il ne s'agit pas seulement d'une fécondité de l'intelligence, mais à travers elle, de l'*amour* même. Ce texte vient en effet à la suite de l'hymne à l'amour de 1 Cor 13. À l'amour célébré comme un absolu, succède l'amour comme force, dynamique, mise en œuvre, engagement, exigence : « recherchez l'amour, aspirez aux dons de l'Esprit ». C'est dire que, dans un contexte communautaire, l'Agapè s'authentifie dans un mouvement délibéré vers l'autre, le privilégiant même, comme relation, partage, démultiplication, et non repli sur soi ou sur son don.

Voilà qui fait pièce à la vision des Corinthiens qui considéraient la glossolalie comme le plus haut des dons spirituels, ce qui signifiait alors de fait le renoncement ou la privation de l'intelligibilité, du discernement, de la clairvoyance, une édification de l'autre par l'incompréhensible, par le seul « enthousiasme ». On en voit bien le risque, soit d'éblouir du haut de sa tour, soit d'être traité de fou (v. 23) ; en tous les cas, le don particulier est rendu, sinon spirituellement néfaste à une vraie communion, du moins stérile. Car la *communion*, telle est la *destinée ultime* de la parole livrée.

En revanche, l'intelligibilité communautaire manifeste un souci humble de l'autre, le respect de sa propre langue, et très précisément, implique au premier chef l'usage de la langue commune. C'est d'ailleurs bien ce qui s'est passé à Pentecôte : « comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle » ? (Act 2, 8). Foin de tout ésotérisme, et de tout élitisme : une édification par inclusion, et non par exclusion.

Une langue commune, qu'est-ce à dire ? Car bien entendu, il ne viendrait à l'idée de personne de parler en français ou en allemand à quelqu'un qui le comprend pas, ce serait pour lui du chinois...Que ne dit-on pas, en ces temps de Coupe du monde, sur ce langage commun et universel que serait le foot ?

Pour ce qui nous concerne, le langage commun est celui de l'amour, car la parole a pour fonction finale d'exhorter, d'encourager, d'édifier...Ce qui est encore de l'ordre de l'amour. Or, peut-on être encouragé par ce que l'on n'a pas compris, quand un sens n'est pas mis à jour ? Ébloui, peut-être, encore que ce soit par l'absurde, mais édifié, réconforté, de sorte que chacun puisse intégrer ce qu'il a entendu et suivre son propre chemin ?

Dans les v. suivants, Paul concentrera l'argument : l'intelligibilité permet de dire « Amen », et donc d'adhérer en toute connaissance de cause, et dans la liberté (comme d'autres formes de l'Agapè) ; elle permet en outre et ainsi l'action de grâce. Cf. v.16).

Etonnant défi de la parole : parler comme une manière d'aimer, l'autre, Dieu.

Car dans l'intelligibilité, quelque chose sur Dieu est dit : « Dieu réellement au milieu de vous » (v. 25b). Le défi de la parole est donc de taille. Il s'en faut sans doute, de peu ou de beaucoup, qu'elle suscite à coup sûr le résultat attendu par Paul, que « le non-croyant ou le simple auditeur se voit repris par tous, jugé par tous ». En d'autres termes, peut-être plus adaptés, que la p(P)arole se montre si incisive et pénétrante qu'elle touche au plus profond, comme une manière d'être mis en présence de Dieu lui-même.

Mais là encore, déjà l'expérience humaine nous l'enseigne : qui ne s'est jamais entendu dire ou n'a lui-même dit que tels mots ont touché, en dépit de leur simplicité ? Et cette simplicité ne serait-elle pas, davantage que celle des mots,

celle d'une juste écoute ou attention dont ces mots étaient investis ? Non pas la lettre seule, mais l'esprit des mots à travers la lettre.

Il n'en va pas autrement pour la parole de Dieu, pour la parole sur Dieu : la parole comme ni plus ni moins qu'un « signe » de Dieu lui-même, qui s'est lui-même fait corps de parole, Esprit révélé. La parole est justement révélation d'un Dieu qui se donne à comprendre, à lire, à déchiffrer, en commençant par ce qu'il livre de lui-même dans le Christ et dans son enseignement (objectif ou subjectif, en parole ou en 'chair', extérieur ou intérieur).

Sans doute ne peut-on rien dire sur Dieu lui-même, peut-être seulement sur une expérience de Dieu à la mesure de sa révélation, sur ce que l'on a pu comprendre, de manière extraordinaire ou ordinaire, à partir de moments forts ou au cœur de la vie quotidienne. Mais telle est l'humble puissance de la parole, qui par ailleurs sera pénétrante dans l'exacte mesure où l'Esprit et l'Amour l'inspirent (et donc en lien avec la prière).

Par la prophétie, Dieu se révèle, s'incarne à travers une parole sans cesser d'être mystérieusement incisif, d'où l'« adoration » finale. Celle-ci finalise la dynamique croyante : il ne s'agit pas seulement de comprendre, d'être saisi par ce je-ne-sais-quoi de vérité intime qui vient s'implanter, à travers les mots, au cœur du cœur. Mais ainsi, d'être conduit à l'action de grâce et à l'adoration, non comme un contre-pied ou un échec de l'intelligence, mais au contraire comme l'accomplissement de sa mission : vivre du mystère de la Présence, tout en tentant, d'une manière ou d'une autre, d'en relever et d'en partager les traces ; davantage, vivre de l'étonnement devant le Mystère qui faisait dire, à Pentecôte : « comment se fait-il... » ?